

JEAN-ALPHONSE
RICHARD
AVEC JUSTINE VIGNAUX

LES PLUS GRANDES AFFAIRES DE L'HEURE DU CRIME

30 enquêtes glaçantes

poche

Introduction

Disparition, assassinat, meurtre, mauvaise rencontre, aucune histoire pourtant ne ressemble à une autre. Vous pourrez le constater en vous plongeant dans les récits de *L'Heure du Crime*. Le mensonge y côtoie souvent la manipulation. La cruauté pactise avec la douleur. Le mystère joue avec les questions. Depuis la nuit des temps, ces ingrédients composent la nature même du crime.

Le crime s'invite dans nos vies par surprise. Il arrive parfois qu'il soit prévisible. On a vu planer son ombre sans parvenir à la chasser. Trop tard. Dans tous les cas de figure, il saisit d'effroi les victimes et leurs familles. Les rescapés et leurs proches se souviendront à jamais de l'heure à laquelle le destin, le sort, le hasard – comme on voudra – ont frappé. L'heure du crime.

Il existe des enquêtes qui réussissent. Elles apportent la lumière. D'autres qui sont bâclées,

condamnées à l'obscurité. Certaines, enfin, reléguées au registre des affaires non résolues. Les *cold cases*. Ces dernières végètent dans un clair-obscur. Ce sont sans doute les plus angoissantes et les plus terrifiantes pour les familles. Longtemps laissées sur le bas-côté – avez-vous remarqué que les affaires portent toujours le nom des tueurs, plus rarement ceux de leurs victimes ? – voire carrément oubliées... Elles sont fort heureusement beaucoup mieux considérées aujourd'hui. On en voudrait pour seule preuve la création du pôle criminel des *cold cases* en 2022.

C'est à toutes ces familles de victimes, à leurs proches, à de courageuses associations, à toutes celles et ceux qui viennent témoigner chaque jour dans *L'Heure du Crime* que nous dédions ce livre. Grâce à la ténacité, l'obstination, le courage de ces hommes et de ces femmes, des dizaines d'enquêtes ont vaincu l'immobilisme.

Au fil de ces pages, vous allez croiser les silhouettes de ces mamans, de ces papas, sœurs et frères qui ne se sont jamais résolus à l'absence de vérité. Nous les remercions du fond du cœur. Ces histoires de *L'Heure du Crime* sont les leurs. Et les nôtres.

Alfred Loewenstein

Un milliardaire tombé du ciel

Une enquête digne du *Mystère de la chambre jaune*, à 1 200 mètres d'altitude. Ainsi pourrait-on résumer l'incroyable disparition, à l'été 1928, du troisième homme le plus riche du monde, le financier belge Alfred Loewenstein. Alors âgé de 51 ans, ce célèbre banquier était passager dans son avion privé qui reliait Londres à Bruxelles. Alors qu'il survolait la Manche en compagnie de six autres personnes, il s'est volatilisé sans laisser de trace. Seule sa veste, soigneusement posée sur le dossier de son fauteuil, est restée derrière lui.

Alfred Loewenstein, célèbre pour ses soirées mondaines et ses écuries de course prestigieuses, possédait tout, y compris son propre

avion. Et c'est précisément dans cet appareil qu'il disparaît, comme effacé du ciel.

Les enquêteurs et experts français, britanniques et belges vont s'atteler à élucider ce mystère sans jamais réussir à le résoudre. Même la découverte d'un corps flottant dans la Manche ne permettra pas de percer le secret. Les hypothèses les plus variées seront émises : suicide, meurtre, disparition volontaire. Tous ces événements ont un point commun : ils impliquent que la victime ait pu quitter l'avion. Or, c'est une mission impossible selon les spécialistes. Que s'est-il vraiment passé ce jour-là à bord de l'appareil ? Pourquoi personne n'a rien vu, rien entendu ? Le banquier est-il réellement mort ?

ALFRED LOEWENSTEIN

Né en 1877, le banquier belge Alfred Loewenstein, surnommé « Captain Loewenstein » par son personnel, est l'une des figures les plus influentes et visionnaires de son époque. Homme ambitieux et doté d'un sens aigu des affaires, il a marqué la finance mondiale des années 1920 en investissant dans des secteurs alors émergents, tels que l'énergie électrique, l'industrie de la soie artificielle et les transports urbains. Ce talentueux financier a développé une idée qui nous semble aujourd'hui ordinaire, mais qui était révolutionnaire pour l'époque : la

création de holdings, des sociétés dont l'unique but était d'acquérir des participations dans d'autres entreprises. Sa méthode, qui consistait à utiliser l'effet de levier de la dette pour financer ses acquisitions, lui a permis d'amasser l'une des plus grandes fortunes mondiales de son temps. En tant que membre de l'élite fortunée, Loewenstein possédait son propre avion, un Fokker F-VII, privilège rare en cette époque où l'aviation civile n'en est qu'à ses balbutiements. Ce capitaine d'industrie charismatique était à la fois un symbole de réussite et de modernité, et représentait l'esprit d'entreprise de l'entre-deux-guerres.

Le mercredi 4 juillet 1928, autour de 17 h 30, Alfred Loewenstein descend de sa limousine Hispano-Suiza sur le tarmac de l'aérodrome de Croydon, au sud de Londres. Le temps est au beau fixe, la température douce. Le banquier, 51 ans, en costume, avec un faux col, une cravate et des chaussures vernies, s'avance avec son secrétaire particulier, Arthur Hodgson, vers son avion personnel. C'est un Fokker F-VII qu'il possède depuis trois ans. L'appareil est régulièrement révisé, méticuleusement entretenu. Le capitaine Loewenstein, comme il se fait appeler, est informé par le pilote et le copilote-mécanicien que les conditions de

vol s'annoncent excellentes. « Nous volerons à 1 200 mètres, et nous serons à Bruxelles dans deux heures », annonce le pilote.

Il est 17 h 45, tout le monde embarque. Loewenstein est installé à l'avant, suivi des six autres membres de l'équipage, dont deux dactylos et un secrétaire personnel, ainsi que le majordome, qui occupait le siège le plus à l'arrière de l'avion. Juste avant le décollage, Fred Baxter, le majordome, est brièvement descendu de l'appareil pour s'entretenir avec un homme. Il a ensuite refermé la porte de la carlingue derrière lui.

À 18 h 04, le Fokker décolle, survole quelques prairies puis gagne rapidement la Manche. Il atteint alors les 1 200 mètres annoncés, son altitude de croisière. À bord, le secrétaire particulier et les dactylos s'affairent, tandis que Loewenstein dicte ses notes. À un certain moment, le banquier se dirige vers les toilettes, qui sont situées à l'arrière. Il s'éclipse derrière une cloison, juste à la hauteur du fauteuil du valet de chambre. Dix minutes plus tard, Fred Baxter s'inquiète de ne pas voir réapparaître le patron. Le secrétaire particulier frappe à la porte des toilettes. Personne ne répond. Il l'ouvre, mais celles-ci sont vides. Les témoins décrivent un très léger courant d'air. Tout le monde pense qu'Alfred Loewenstein est tombé de l'avion.

**« "Vous êtes en panne ?"
"Non, c'est bien plus grave.
Le patron a chuté dans la mer !" »**

L'équipage du Fokker tente de descendre au plus près de l'eau, à la recherche du banquier, puis atterrit à 20h30 sur la plage de Fort-Mardyck, tout près de Dunkerque. La veste d'Alfred Loewenstein n'a pas bougé de son fauteuil. Les douaniers et le commissaire de police, informés de cet atterrissage surprise, se sont précipités sur les lieux. « Vous êtes en panne ? », demandent les douaniers. « Non, c'est bien plus grave, le patron est tombé à la mer », répond le pilote. Les Français ignorent qui est cet Alfred Loewenstein porté disparu. Dans sa déposition, le pilote indique que le propriétaire de l'avion a pu « se tromper de porte, confondre celle des toilettes avec celle de la carlingue, et tomber dans le vide ». Puis l'appareil a atterri près de Calais, avant d'être immobilisé pour les besoins de l'enquête et de l'inspection technique. Les premiers experts sont étonnés, car il est strictement impossible d'ouvrir une porte d'avion en plein vol.

L'épouse du disparu, Madeleine Missone, a été prévenue tardivement par téléphone de l'accident. Elle décide alors de prendre immédiatement la route pour Calais. Dès le lendemain, elle loue un remorqueur afin que le corps de son mari soit retrouvé. Mais les premières recherches sont infructueuses.

Les médias s'emparent de l'affaire

Les journaux français, anglais, belges et américains s'enthousiasment pour cette nouvelle sensationnelle. La photo, généralement celle d'Alfred Loewenstein en haut-de-forme, est souvent à la une. On y relate et romantise la vie de ce troisième homme le plus riche du monde. Un athlète qui ne boit pas, ne fume pas, travaille dix-huit heures par jour et joue au golf. L'homme possède un hôtel particulier à Bruxelles, une somptueuse villa à Biarritz, un manoir dans le Kent en Angleterre... Loewenstein est le roi de l'énergie hydroélectrique et détient le monopole mondial de la soie. Il possède l'une des meilleures écuries de chevaux de course du moment, et vient tout juste de déboursier un million de francs pour son dernier crack, la jument Maguelonne, une somme record pour un cheval à cette époque.

Policiers et experts s'affairent

Vendredi 6 juillet 1928, le Fokker est rapatrié sur l'aérodrome de Croydon, son point de départ. C'est ici que l'avion est immatriculé, et donc ici que commence l'enquête. Trois experts en aéronautique examinent la fameuse

porte de la carlingue, celle par laquelle on entre et sort de l'appareil. Elle est constituée de deux portes : la porte principale de la carlingue donnant sur l'extérieur, et une porte de sécurité plus légère, conçue pour atténuer les turbulences et le bruit. Or, la porte donnant sur l'extérieur n'est pas défectueuse. Le système de verrouillage interne, un loquet, fonctionne correctement. Alfred Loewenstein aurait donc déverrouillé la porte pour se jeter dans le vide. Les spécialistes ne croient pas à ce scénario. Tout simplement parce que la pression exercée par l'air sur la porte la rend quasiment hermétique. Un homme seul ne peut pas parvenir à la pousser, à moins d'avoir une force herculéenne, ou l'aide de quelqu'un. « Tous les avions actuels sont pourvus d'un dispositif qui rend impossible l'ouverture, en temps de vol, de cette porte », indique un expert dans le journal *Paris-Soir*. Des journées entières de tests, au sol et en vol, s'enchaîneront. La compagnie néerlandaise KLM, qui dispose d'une flotte de Fokker identiques, va également procéder à des exercices de simulation. Aucune des portes des appareils testés ne s'ouvrira.

Plus énigmatique encore est le comportement de l'équipage après la disparition. Malgré la gravité de la situation, aucun signal de détresse n'a été émis. L'appareil s'est contenté de faire quelques cercles au-dessus de l'eau

avant d'atterrir près de Dunkerque. Cette absence de communication s'explique en partie par les limites technologiques de l'époque : les communications radio se faisaient principalement par télégraphie, avec un système de balise émettant des signaux toutes les trente secondes. Dans ce cas précis, ce système n'a jamais été activé.

Un mystérieux cadavre

Jeudi 19 juillet 1928, alors que personne n'est en mesure d'expliquer comment Alfred Loewenstein est sorti en plein ciel de son avion, un corps est repêché par le chalutier français *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus* au large du cap Gris-Nez. Le cadavre, en état de putréfaction avancée, flotte sur le ventre. Il est partiellement dénudé. L'homme porte au poignet un bracelet-montre en or qui porte l'inscription : « Captain A. Loewenstein, 35 rue de la Science, Bruxelles ». Cette adresse correspond à celle de l'hôtel particulier du financier. La dépouille est transportée à Calais. Le rapport mentionne un homme vêtu d'un caleçon en soie en lambeaux, de chaussettes en soie et de souliers en très bon état, de marque Maxwell, achetés dans un magasin de Dover Street à Londres. Le visage est impossible à décrire. Il